



# La sensibilité épistémologie de Diderot: expression matérialiste d'un désir d'éternité

Cyprien Lannoy

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/911>

DOI : 10.4000/rde.911

ISSN : 1955-2416

### Éditeur

Société Diderot

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 1999

ISSN : 0769-0886

### Référence électronique

Cyprien Lannoy, « La sensibilité épistémologie de Diderot: expression matérialiste d'un désir d'éternité », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 27 | 1999, mis en ligne le 04 août 2007, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/911> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.911>

---

Cyprien LANNOY

## La sensibilité épistémologique de Diderot : expression matérialiste d'un désir d'éternité

Mon propos dans cet article est de soutenir que Diderot a nourri, tout au long de son existence, une puissante et naturelle envie de vivre sans cesse, d'éviter la mort sans pourtant la craindre. Car Diderot, comme beaucoup, a eu son désir d'éternité. Pour mieux dire, Diderot a pensé un désir d'éternité, désir que l'humanité tout entière pourrait partager et espérer. Même si tout être vivant (que ce soit par instinct de survie, par volonté ou conviction religieuse) a déjà estimé et ressenti les effets de cette belle idée, il faut concéder qu'elle n'en demeure pas moins une rêverie. Diderot affirme lui-même que ce désir d'éternité n'est en fait qu'une pure chimère, un monstre intellectuel identique à ceux qu'il a fréquentés au cours de ses lectures de la mythologie.

Malgré sa nature évanescence, ce désir d'éternité — qui devient rapidement une conception à part entière — donne un véritable fondement à la pensée de Diderot. Finalement, une morale optimiste se dégage de cet espoir humaniste, de cette insatiable et irrésistible pulsion de vie. Mais Diderot n'entend pas spéculer (au sens premier et au sens kantien du terme) à partir de ce désir. Il n'est pas question, comme le font les religieux, d'en conclure un prochain salut offert et garanti par un être tout puissant, créateur, immortel et bon. Parce que l'homme est seul face à la nature, désirer l'éternité est avant tout et surtout un appel à aimer et à profiter pleinement de sa vie actuelle. Mieux, désirer l'éternité, c'est apprendre à apprécier le plus possible sa propre existence. Alors, Diderot revendique une morale au moyen de laquelle la sensibilité, les passions, les pulsions (sentiments, libido, instincts...), tous les « ingrédients » de la physiologie humaine restent les fondements du bien-être. La seule morale qui laisse l'homme comme il est naturellement, qui rejette les interdits catégoriques, qui repousse les impératifs sociaux, qui refuse les rigueurs collectives et qui, pourtant, unit les êtres (fraternité) sur un indéradicable pied d'égalité

et prône entièrement la liberté. Une morale « δῆμοκρατε » ; une morale à l'image de Diderot : philosophe et philanthrope !

*Présentation d'une méthode*

Avant d'étudier le désir d'éternité pensé par Diderot, il faut se demander s'il est encore juste de parler de philosophie lorsqu'on prend pour objet de travail, la description et l'analyse d'une pensée abordant une chimère. N'est-il pas plus exact de parler d'une mystification intellectuelle et morale qui trouve son prolongement dans un ésotérisme abusif et intéressé ? Je ne sais ce qu'il en est de certaines religions ou certains actes de fanatisme, mais j'assure que, pour ce qui est de la pensée de Diderot, ce désir prend une place primordiale au sein de sa conception de la vie. Plus exactement, ce désir d'éternité renforce et dynamise le système épistémologique et philosophique de Diderot, système fondé sur la notion épistémologique de sensibilité. Toutefois, Diderot voudra délimiter le « champ de vérité » de sa doctrine. Sa proposition philosophique et scientifique sera dévoilée par l'intermédiaire d'un outil stylistique irréprochable : le rêve. Paradoxalement, ce dernier est une prise de distance par rapport à la science et à la philosophie et laisse libre cours aux divagations concernant la vie et la mort.

L'itinéraire et le chemin de ma recherche sont tracés : je m'engage sur le sentier philosophique de l'œuvre de Diderot. Ma méthode (au sens étymologique du terme, μετά-ὁδός) est claire : en suivant quelques écrits épistémologiques de Diderot concernant la sensibilité, je parviens à comprendre et démontrer sa croyance morale absolue en la vie. En fait, la conception de la vie de Diderot se comprend au moyen d'une précise description philosophique — expérimentale ! — quasi physiologique de différents degrés de vie. La nature et la vie ne font pas de sauts ; elles progressent par degrés imperceptibles, « insensibles ». Cette conception leibnizienne de la nature appliquée à la vie permet à Diderot d'écrire dans ses *Éléments de physiologie* :

Il y certainement deux vies très distinctes, mêmes trois : la vie de l'animal entier [celle du tout], la vie de chacun de ses organes [celle de la partie], la vie de la molécule [celle de la matière universelle].<sup>1</sup>

Cette dernière « forme » de vie est la sensibilité, le principe vital soutenu par Diderot. Présente dans les moindres particules de matière, elle se distribue ensuite dans les deux niveaux supérieurs et permet une conception élargie ou générale de la vie. A ces trois degrés de vie s'opposent

1. *Éléments de physiologie*, édition établie par Jean Mayer, Paris, Société des textes français modernes, 1964, p. 27. Toutes les références aux *Éléments de physiologie* renvoient à cette édition. Abréviation : EP.

deux états de mort, un état de mort absolue [la destruction de la masse, du corps organisé], et un état de mort momentanée [à partir duquel on peut retrouver la vie grâce à la pérennité ou continuité de la vie moléculaire, la troisième forme de vie citée : la sensibilité]. (*EP*, p. 29)

Le rapport est simple : trois formes de vie pour uniquement deux états de mort (dont un irréversible et l'autre « modifiable » ou relatif). Il me faut prouver qu'une inadéquation apparaît en faveur de la vie, qu'une brèche est ouverte pour permettre à Diderot de penser son désir d'éternité.

D'ailleurs, Diderot ne cesse de remettre en cause la mort dans ses *Éléments de physiologie*. La vie est nettement mise en avant :

Sans la vie rien ne s'explique, ni sans la sensibilité ni sans des nerfs vivants et sensibles. (*EP*, p. 27)

Diderot ajoute :

Des parties du corps semblent mourir du moins en masse [...] le tendon semble avoir perdu sa sensibilité, je dis semble parce qu'il pourrait sentir encore lui, sans que l'animal entier le scût. (*EP*, p. 28)

L'emploi du verbe « sembler » est significatif. Diderot propose mais n'assume rien. Diderot use de nouveau de ce verbe dans le chapitre VIII de son œuvre, chapitre intitulé : *Des organes*. Le philosophe y précise :

Tous [les organes] ont leur vie particulière. A mesure que la ligature se serre, le mouvement, la sensibilité et la vie diminue dans un muscle ; il vient un instant, où cet organe semble rester sans sensibilité et sans vie. Je me demande s'il est mort, si l'âme en est retirée. On ne saurait dire qu'il est mort, puisque la ligature supprimée, le mouvement, la vie réapparaît. (*EP*, pp. 283-284)

Évoquant l'amputation et la dissection d'une vipère, Diderot utilise aussi le terme « *comme si* ». Il précise :

Elle [la vipère] se tourmente quand on la pique, comme si elle était entière, et vivante. Pourquoi dirais-je qu'elle ne l'est pas ? (*EP*, p. 284).

### *Ces hésitations rappellent le Rêve*

Au bout de ce cheminement, je devrais découvrir le caractère essentiellement optimiste et humaniste de la pensée de Diderot : la vie n'est nullement interrompue dans le temps. Pour être plus précis, il convient de dire qu'une forme de vie est éternelle : celle de la molécule de matière. La mort ne peut franchir ce « palier vital », ce degré « βίο-logique ». Ainsi, les événements, bouleversements ou transformations d'ordre physique marquent uniquement des étapes dans la temporalité, dans le flux de l'éternité moléculaire. Parmi ces étapes, on dénombre, entre autres, la naissance des corps physiques, naissance qui n'est en fait qu'une composition en masse des molécules ; la croissance, comme expansion ou

développement de ces masses physiques, et la mort comme destruction ou, plus exactement, comme dislocation ou désunion de ces dernières.

Le projet philosophique et physiologique de Diderot tendrait finalement à le rapprocher de ses plus virulents détracteurs : les chrétiens. Si Diderot a eu foi en quelque chose, c'est essentiellement en la vie. Justement, n'est-ce pas là le but de toute religion que de relier les êtres de condition similaire par l'espérance d'une vie nouvelle soumise à un état spirituel de béatitude et d'éternité ?! Néanmoins, il ne faut pas abuser. Diderot n'était pas pour autant un homme pieux. Il était tout simplement respectueux de ce qui le rapproche le plus de son prochain. Diderot veut donner l'espoir d'un « salut » matérialiste de l'âme humaine. Pour ce faire, il lui faut impérativement greffer sur cette philosophie matérialiste une morale respectable, des mobiles et principes dignes d'une éthique.

Il s'agit donc dans cet article de considérer la conception diderotienne de la vie et ce désir naturel et optimiste de voir toutes les existences se prolonger éternellement les unes dans les autres (au point de vue de la philosophie matérialiste du grand tout, du « *grand sédiment* ») et les unes par les autres (par rapport à une nouvelle morale humaniste et matérialiste, une bio-éthique). Autant dire que, pour Diderot, la philosophie pouvait devenir un véritable sacerdoce, entendu comme un foyer d'espérance et d'identité avec l'autre et ce, grâce à des règles relevant à la fois du déterminisme et de la morale. De plus, la sensibilité épistémologique se présente comme sa plus convaincante opposition aux systèmes dogmatiques (essentiellement la religion) et contre la mort. La sensibilité épistémologique apparaît comme son plus beau et long combat pour la vie. Sur ce point, la conclusion des *Éléments de physiologie* fait fonction de « testament intellectuel » du philosophe. Diderot y évoque l'impuissance de l'homme face à la fatale réalité de la mort (décomposition massive) mais déclare finalement qu'un espoir de vie éternelle reste possible à condition de savoir rêver (c'est-à-dire imaginer puis prendre pour réelles des « *chimères* ») en philosophie et en science.

### *La sensibilité « sauve » l'homme de la mort*

Indéniablement, la mort existe. Inéluctablement, elle arrivera. Insensé celui qui nierait ce principe :

L'enfant court à la mort les yeux fermés : l'homme est stationnaire ; le vieillard y arrive le dos tourné. L'enfant ne voit pas le terme de sa durée ; l'homme fait semblant de douter si l'on meurt ; le vieillard se berce en tremblant d'une espérance qui se renouvelle de jour en jour.<sup>2</sup> (*EP*, p. 30)

2. Cette ignorance de la mort chez l'enfant peut être expliquée par l'insouciance ou l'intrépidité naturelle de son caractère. Diderot écrit à ce sujet : « intrépidité. [...] c'est le mépris du péril et de la mort, et de tout le mal que le péril peut faire », *EP*, appendice I, p. 326. C'est pourquoi Diderot, profond défenseur des caractères ou traits naturels de tout être, prodigue une forme stoïcienne d'éducation : « Éducation. Mépris de la douleur et de la mort. Vie. Souffrir et s'ennuyer, deux choses à apprendre », p. 327.

Mais profond celui qui aura compris que la mort n'est qu'une nouvelle ou seconde vie. Partant, vieillir, c'est rajeunir. Épicure dans sa *Lettre à Ménécée* enseignait déjà cet art de vivre : « Accoutume-toi sur ce point à penser que pour nous la mort n'est rien ».

Pour ne pas craindre la mort, il faut être philosophe. Tous les hommes le sont un peu. En fait, chacun cultive l'espoir de vivre « au-delà » de cette vie terrestre. Un désir d'éternité prend rapidement naissance.

Diderot a lui aussi travaillé cet espoir ou ce désir. Plus exactement, il l'a ressenti, oserais-je dire, en raison de sa nature. En effet, le caractère épicurien de la pensée de Diderot l'entraîne à croire que celui qui profite pleinement de sa condition naturelle, s'éloigne inexorablement de la crainte de la mort et du pessimisme que ce sentiment engendre. Aimer vivre revient à comprendre et à apprivoiser la mort. C'est sous cette unique condition que l'homme peut évoquer un désir d'éternité. Diderot le sentait. La nature sensible de son tempérament lui offrait la faculté de goûter aux véritables joies de la vie et lui permettait de « désirer l'éternité ». Il est possible de prouver cette nature sensible du caractère de Diderot par quelques exemples tirés de sa correspondance. Je citerai d'abord la lettre de Diderot à Mademoiselle Champion (sa future épouse) :

Tu veux bien que je t'en remercie aujourd'hui [d'un présent que lui a fait Antoinette et qu'il n'a pas ouvert], en attendant que je le fasse demain avec plus de connaissance de cause, mais non pas avec plus d'amour, de tendresse et de sensibilité ; ces sentiments-là ont toujours été extrêmes chez moi.<sup>3</sup>

Je crois qu'il est utile de prendre en compte une autre lettre adressée à Antoinette ; cette lettre a été écrite depuis Langres le 2 janvier 1743 :

Vous m'avez écrit une lettre pleine d'injustice et de duretés. Vous connaissez ma sensibilité. Jugez dans quel état vous m'avez mis [...]. (*Correspondance*, t. I, p. 39)

La lettre de Voltaire datée du 2 février 1757, donne encore l'assurance de cette profonde émotivité et affectivité de Diderot :

L'ouvrage que vous m'avez envoyé [*Le Fils naturel*], monsieur, ressemble à son auteur. Il me paraît plein de vertu, de sensibilité et de philosophie. (*Ibid.*, p. 230)

3. Lettre à Antoinette Champion datée de 1742, *Correspondance*, édition établie par Georges Roth, Paris, Minuit, tome I, 1955, p. 33. Toutes les références à la correspondance de Diderot renvoient à cette édition.

Le 27 novembre 1758, Diderot confie lui-même à M. de Malesherbes son caractère sensible :

Vous ne sçavez pas, monsieur, combien ma vie a été malheureuse. J'ai souffert, je crois, tout ce qui plaît au sort de nous faire souffrir, et j'étais né d'une sensibilité peu commune. (*Correspondance*, t. II, 1956, p. 69)

Dans le même état d'esprit dû aux difficultés rencontrées par l'*Encyclopédie*, Diderot informe cette fois Sophie Volland de son extrême sensibilité :

Ah Sophie, la vie est une bien mauvaise chose pour les âmes sensibles. Elles sont entourées de cailloux qui les choquent et les froissent sans cesse. (*Correspondance*, t. III, 1957, p. 81)

Cependant, je souligne le fait que cette sensibilité psychologique n'est pas le principe philosophique et épistémologique que travaillera Diderot dans son principal dialogue, le *Rêve de D'Alembert*. Mais cette sensibilité viscérale de Diderot, ajoutée aux avancées des recherches de la médecine, lui donnera certainement l'idée de développer cette notion. Diderot use souvent de cette sensibilité psychologique. Le philosophe va jusqu'à définir, en 1760, cette pure émotivité affective et psychologique :

Qu'est-ce que la sensibilité ? L'effet vif sur notre âme d'une infinité d'observations délicates que nous rapprochons. Cette qualité dont la nature nous donne le germe s'étouffe et se vivifie donc par l'usage, l'expérience, la réflexion. (Lettre à Sophie Volland du 11 novembre 1760, *Correspondance*, t. III, p. 250)

Cette définition psychologique est un fer de lance philosophique<sup>4</sup>. Diderot parle ici de la sensibilité comme du résultat d'un impact émotionnel et volontaire, sur notre âme, de sensations vécues et intériorisées. Elle semble être une prise de conscience intellectuelle d'un enchaînement de regards jetés sur l'extérieur et sur autrui. Parce que la sensibilité est déjà une énergie, « un effet vif », l'homme y est actif : il rapproche ses sensations et réfléchit sur elles. De plus, Diderot identifie et joint cette sensibilité à d'autres qualités humaines, telles l'imagination, la simplicité, la générosité ou le désintéressement. Elle est un germe, une

4. On peut en effet rapprocher ce passage concernant la sensibilité traitée d'un point de vue psychologique d'un passage des *Éléments de physiologie* évoquant cette fois la sensibilité prise du point de vue épistémologique (« sensitif ») : « la sensibilité est une qualité propre à l'animal, qui l'avertit des rapports qui sont entre lui et tout ce qui l'environne ». A la lecture de ces deux citations, on comprend davantage l'importance de la notion de rapport dans la pensée épistémologique, esthétique, psychologique, politique ou morale de Diderot.

« graine » offerte à l'homme par la nature ; une graine que chacun a le pouvoir de développer ou non en approfondissant, de façon juste et vertueuse, son rapport avec cette nature que l'on trouve à l'extérieur de soi. La sensibilité psychologique et affective se base sur trois processus distincts : l'usage, entendu comme l'entraînement de sa propre sensibilité, l'expérience, c'est-à-dire l'approche ou l'attention portée aux choses et à autrui, et enfin la réflexion ou constitution, à partir de l'expérience, de sentiments internes et personnels.

La sensibilité naturelle de Diderot l'a surtout opposé aux « dénigreur » des qualités et passions de la vie terrestre. Sous cette étiquette sont rangés les serviteurs de Dieu. Pour Diderot, les chrétiens ou prêcheurs de la vie éternelle n'ont finalement rien compris à la vie et à la mort. Ils se meurent en opprimant la nature, les passions et la vie qui les constituent et les entraînent :

Cependant il ferait beau voir [...] un nouveau peuple de stylites se dépouiller, par religion, des sentiments de la nature, cesser d'être hommes et faire les statues pour être vrais chrétiens.<sup>5</sup>

Il me semble important et intéressant de considérer cette phrase comme une véritable intuition de la notion épistémologique de sensibilité. Dans l'*Entretien* de 1769, Diderot distinguera en effet la sensibilité active de la sensibilité inerte. Bien que Diderot ne considère pas, en 1746, cette sensibilité de façon scientifique, il désigne pourtant ces croyants par le terme qui qualifiera, plus tard, l'élément inerte de la sensibilité : la statue ou le bloc de marbre. A cause de leur privation volontaire du sentiment de nature, les chrétiens deviennent froids comme le marbre, inertes comme des statues. Ils détruisent lentement leur sensibilité émotive et, sans cette sensibilité physiologique et morale, l'homme devient un être privé de sensations, de passions et de vie Diderot insiste gravement :

Tous ont les regrets, la douleur et la mort dans les yeux. (*Ibid.*)

Contrairement à l'attitude des religieux, il faut, pour désirer vivre éternellement, faire valoir les intellections de son âme sans pour autant dénigrer ou étouffer les pulsions du corps. La première des propriétés corporelles à respecter est bien entendu la sensibilité. C'est pourquoi philosopher demande avant tout de sentir ou d'éprouver physiologiquement la présence et la manifestation d'un sentiment de nature sans que la pensée rationnelle vienne imposer son rigorisme (tout comme les images du rêve

<sup>5</sup>. *Pensées philosophiques*, pensée VII, édition établie par Paul Vernière, Paris, Classiques Garnier, 1990, p. 12. Toutes les références aux textes philosophiques de Diderot (les *Éléments de physiologie* exceptés) seront empruntées à cette édition.

s'évadent sans que la conscience mette son veto). La philosophie expérimentale est une philosophie qui laisse libre cours à l'énergie et au sentiment de nature... à l'inspiration naturelle<sup>6</sup>. Le principe de sensibilité naîtra de cette philosophie qui donne à la nature une profonde emprise sur l'homme.

C'est donc au moyen de la notion de sensibilité que Diderot a pu envisager ou imaginer l'idée d'un désir d'éternité. Ainsi, la réconciliation de l'homme avec sa propre condition et avec la mort qui l'attend, passe nécessairement par une réconciliation de l'homme avec la nature. Cette réconciliation se traduit chez Diderot par un changement radical de méthode de penser. La volonté de Diderot est de lier deux notions et réalités qui ne paraissent plus incompatibles : passions et raison. Les passions, même éphémères, peuvent élever la substance spirituelle et plonger celle-ci dans l'éternité<sup>7</sup>. Cette adoption des passions, de ces affections de l'âme et du corps, est la base profonde de la philosophie épistémologique et morale de Diderot. J. Ehrard replace l'idée de Diderot dans son contexte :

le propre de la pensée du demi-siècle est de vouloir réconcilier l'homme avec lui-même, et de refuser toute distinction tranchée entre son instinct et sa raison.<sup>8</sup>

Diderot ne peut accepter la contrainte imposée par la religion. Elle est une offense à l'énergie de la nature. Les obligations de la religion sectionnent malheureusement la dynamique physiologique de l'être vivant. Justement, le cordon qui relie l'homme à l'univers est de nature physique. Trop souvent les métaphysiciens et les religieux effacent consciemment cet aspect de la nature humaine.

Pour Diderot, philosophe « humaniste », les passions sont des signes intérieurs et extérieurs de vie et de liberté (une liberté placée pourtant sous le contrôle incessant des lois de la nature et qui n'échappe pas à la réalité de la mort). Mais grâce aux passions, l'âme commune peut prendre son essor et devenir une âme « extraordinaire » ; un envol libérateur de l'état psychologique ou physique ordinaire. De la sorte, les passions donnent du

6. Jacques Chouillet écrit dans son livre, *Diderot, poète de l'énergie*, Paris, PUF, 1984, p. 44, que « la philosophie des lumières a pratiqué l'amalgame de la métaphysique et du sensoriel, en proposant que le recours à l'expérience équivalait à la démonstration de l'empirisme comme doctrine. L'énergie paraissait une vérité expérimentale et physique de l'homme. Les matérialistes des lumières ont alors pensé qu'il en était de même au niveau cosmique. Cette simple inférence sans valeur démonstrative avait l'avantage de donner une présomption de scientificité à un pari métaphysique. D'où l'existence d'une énergie de la molécule ».

7. À cette date (1746), Diderot n'a pas encore formulé sa pensée moniste, encore moins une pensée moniste et matérialiste.

8. Jean Ehrard, *L'Idée de nature en France dans la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'Humanité », 1994, p. 441.

« goût » à la vie et un « avant-goût » de la vie éternelle dans la mort et ce, en permettant à la sensibilité épistémologique de se déployer sans réserve. Quand Diderot affirme que la coutume religieuse réduit l'élan naturel et l'énergie vitale de l'homme, il est nécessaire de bien comprendre que ce sont les contraintes de toute sorte que Diderot dénonce. Il connaît d'autres formes de contraintes que celles imposées par la religion. Celles qui agissent en physique par exemple : lorsque la nature ou le physicien oppose un obstacle au mouvement d'un mobile, ce dernier est obligé de passer d'une force vive à une force morte. Et Diderot affirme avec véhémence que même si la force de translation est anéantie, le corps possède toujours une force interne ou moléculaire. L'apprenti chimiste remplace l'élève physicien. C'est sur la vie moléculaire étudiée en chimie que Diderot se basera pour expliquer la différence entre la sensibilité active et la sensibilité inerte : tout est dans l'action et la réaction. Il en va de même pour l'énergie de nature : elle ne disparaît jamais complètement. Les dogmes religieux peuvent consister à imposer un nombre considérable de règles censées anéantir l'action spontanée ou innée — pour ne pas dire instinctive — des hommes, chaque être vivra toujours sa condition humaine naturelle et ses passions proportionnellement à l'énergie de nature qui s'agite en lui (action) et le fait réagir (réaction). L'homme sensible peut donc naturellement espérer et désirer vivre éternellement.

*La sensibilité ou « le monde parallèle » :  
vie chimique (élément) contre vie physique (agrégat ou masse)*

Suivant ce que je soutiens au-dessus, je peux affirmer que c'est en étudiant la chimie — la chimie rouellienne en particulier — que Diderot découvre la vie sous son aspect « miniaturisé », infiniment réduit (aspect que Newton et Leibniz se proposaient de travailler de façon mathématique)<sup>9</sup>. Jean-Claude Guédon explique aussi que les travaux de Rouelle apprennent à Diderot à distinguer radicalement le « monde physique, appréhendé par les sens et un monde chimique à la fois plus fondamental et caché à ces mêmes sens », assurant que « dans la chimie rouellienne, les propriétés physiques, seules perceptibles, sont transitoires et dépendent des types de liaisons chimiques dans lesquelles les corps, porteurs de propriétés, sont engagés »<sup>10</sup>. Pénétré de son étude des conceptions chimiques, Diderot est très vite en mesure de fournir des réponses à plusieurs des questions finales des *Pensées sur l'interprétation de la nature*. Ces réponses se fondent bien

9. Dans son introduction aux *Éléments de physiologie*, Jean Mayer précise que « Rouelle a familiarisé Diderot avec les transformations de la matière et avec les notions déjà vivantes d'énergie chimique », *op. cit.*, p. LVL.

10. Jean-Claude Guédon, « Chimie et matérialisme : la stratégie anti-newtonienne de Diderot », *XVIII<sup>e</sup> siècle*, n° 11, 1980, pp. 185-200.

entendu sur la présence de la vie au niveau microscopique des êtres, au niveau des molécules de matière... Une vie que les physiiciens ne pouvaient soupçonner. Cachée par la masse de l'agrégat, une vie élémentaire et éternelle fait fonctionner les organes. Ces derniers doivent être conçus alors comme des petits animaux singuliers, des vies particulières qui, par leur union au sein de l'organisme, composent Un être doué d'une Vie générale, somme des différentes vies moléculaires. La sensibilité générale (dans le corps vivant) ou universelle (la sensibilité entendue comme propriété de la matière) est assurée :

A mesure que l'animal s'organise, il y a des parties qui se durcissent et prennent de la continuité : il s'établit une sensibilité générale et commune que les organes partagent diversement. (*EP*, p. 26)

Avec la découverte de cette vie microscopique, Diderot renforce sa conception de l'unité de la nature, de la matière et de la vie. Effectivement, malgré l'expansion de son hétérogénéité<sup>11</sup>, la matière est une, toute vivante et pleine de sentiment ou de sensibilité. Jacques Roger assure que « l'important, c'est qu'il [Diderot] identifie maintenant la vie et le sentiment »<sup>12</sup>. Par conséquent, un grand pas est franchi dans cette étude du désir d'éternité de Diderot au travers de la notion de sensibilité : la vie et la sensibilité seraient complémentaires. L'identité parfaite ne serait pas impossible. Diderot affirme :

Deux qualités presque identiques ; la vie est de l'agrégat, la sensibilité est de l'élément.<sup>13</sup>

La fusion de ces deux notions montre comment et combien l'esprit philosophique de Diderot se confond avec son espoir humaniste au sein duquel prime la vie.

Ces affirmations éclairent une lettre de Diderot adressée à Sophie Volland en octobre 1759. Cette lettre est d'abord la suite logique des questions de 1753, puis une précieuse présentation de ce que Diderot a retenu et conclu des cours de chimie de Rouelle. Dans la pensée LVIII des

11. Au fil des *Pensées sur l'interprétation de la nature*, Diderot abandonne peu à peu l'idée d'une matière parfaitement « brute ». Dans le *Rêve*, Diderot soutiendra même que la pierre sent, donc vit. Ainsi, l'affirmation de l'hétérogénéité de la vie est d'autant plus précieuse.

12. Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, coll « L'Évolution de l'Humanité », 1993, p. 617.

13. *Rêve de D'Alembert*, p. 367 (abréviation : RA). L'influence de la chimie rouellienne est vraiment incontestable : la sensibilité est la vie chimique de l'être.

*Pensées sur l'interprétation de la nature* (questions 2 et 3), Diderot s'interrogeait sur le problème de la distinction entre la matière vivante et la matière morte. Dans sa lettre à Sophie Volland, le philosophe donne un premier élément de réponse ; celui-ci devra être complété dans le *Rêve de D'Alembert*. Avant tout, Diderot pose une nouvelle fois le problème de l'origine de la vie par une formulation scientifique et chimique :

Supposer qu'en mettant à côté d'une particule morte, une deux ou trois particules mortes, on en formera un système de corps vivant, c'est avancer, ce me semble, une absurdité très forte, ou je ne m'y connais pas. Quoi ! la particule *a* placée à gauche de la particule *b* n'avait point la conscience de son existence, ne sentait point, était inerte et morte ; et voilà que celle qui était à gauche mise à droite et celle qui était à droite mise à gauche, le tout vit, se connaît, se sent ? Cela ne se peut. (Lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759, *Correspondance*, t. II, p. 282)

Il est intéressant de remarquer que Diderot associe continuellement la conscience et le sentiment à la vie. Cette volonté entre pleinement dans le cadre de sa recherche sur l'idée leibnizienne de la chaîne des êtres, recherche appuyée par l'idée de la chaîne ou continuité des règnes<sup>14</sup>. Il faut surtout insister sur le point que l'être est avant tout un être *vivant*, qui ensuite devient un être *sentant*. Puis, on s'interroge sur le passage de l'être vivant et sentant à l'être pensant. Dans le *Rêve de D'Alembert*, Diderot reprend très rapidement cette question du passage de la vie et du sentiment à la conscience, via la mémoire. Grâce à la « vie chimique »<sup>15</sup> (ou moléculaire) à laquelle est soumise la vie physique, Diderot peut affirmer :

Le sentiment et la vie sont éternels. Ce qui vit a toujours vécu, et vivra sans fin<sup>16</sup>. La seule différence que je connaisse entre la vie et la mort, c'est qu'à présent vous vivrez en masse [*l'étude physique domine, mais cet état passe, se transforme et se désagrège*], et que dissous, épars en molécule, dans vingt ans d'ici vous vivrez en détail [*la vie moléculaire et chimique survit ; le « tout » initial demeure*]. (RA, p. 283)

14. Jean Mayer souligne dans son introduction aux *Éléments de physiologie* que « la matière étant dotée de sensibilité et de vie, l'unité des règnes s'ensuit naturellement », p. LVII. Je reviendrai plus bas sur le rapport entre la sensibilité et la conscience.

15. Diderot écrit dans le *Rêve de D'Alembert* : « Et la vie ? ... La vie, est une suite d'actions et de réactions... », *op. cit.*, p. 313. Il serait fondamental de travailler les nombreux passages du *Rêve* dans lesquels Diderot évoque son souvenir de la chimie par les termes d'actions et de réactions. On se référera notamment aux pages 313, 348 et 360 du *Rêve* et aux *Principes philosophiques sur la matière et le mouvement*.

16. C'est ici qu'il est important de justifier le mot éternité. En effet, le rêve de Diderot est un désir d'éternité et non d'immortalité. Le *Petit Robert* indique que « (pris absolument), l'éternité est une durée qui n'a ni commencement ni fin, qui échappe à toute détermination chronologique », tandis que l'immortalité caractérise uniquement ce qui n'est pas sujet à la mort. Le plus difficile pour Diderot fut peut-être de concilier ce désir d'éternité avec son parti pris pour l'épigénèse.

Ainsi, Diderot conçoit la mort de l'organisme d'une façon originale : elle n'est qu'un retour naturel à la « vie chimique » interne. La mort est uniquement un changement de forme, une simple désunion ou destruction de la combinaison « massive » actuelle des molécules. Évidemment, cette destruction ne remet pas en cause la vie de ces mêmes molécules. Diderot affirme dans les *Éléments de physiologie* que

[...] peu à peu le tendon s'affaisse, il se sèche, il se durcit, il cesse de vivre, du moins d'une vie commune à tout le système ; peut-être ne fait-il que s'isoler, se séparer de la société dont il ne partage ni les peines, ni les plaisirs et à laquelle il ne rend plus rien. (*EP*, pp. 28-29)

ajoutant plus loin :

Si l'organe vit, il a donc une vie propre et séparée du reste du système. S'il vit, il sent, il a donc sa portion de sensibilité qu'il garde. (*Ibid.*, p. 284)

En réalité, la mort n'est que le passage à une autre vie. Ni le temps ni les qualités internes à chaque particule de matière ne sont modifiés ou perturbés. Les combinaisons moléculaires se sont autrefois agencées, développées, compliquées et perfectionnées, permettant ainsi une évolution des organismes sur l'échelle des êtres. Avec la mort, ces mêmes particules se dispersent, rompent le tout qu'elles formaient. Évoquant chacun des différents animaux et hommes placés sur cette chaîne, Diderot s'interroge sur le déroulement et l'aboutissement de la vie, sur l'éternité :

Il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développements ; qu'il y a peut-être d'autres développements à subir et d'autres accroissements à prendre, qui nous sont inconnus ; qu'il y a eu ou qu'il y aura un état stationnaire ; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel [...] ; Qu'il disparaîtra pour jamais de la nature, ou plutôt qu'il continuera d'exister, mais sous une forme, et avec des facultés tout autres que celles qu'on lui remarque dans cet instant de la durée ?<sup>17</sup>

Même si à l'époque de la rédaction des *Pensées sur l'interprétation de la nature* Diderot distingue encore, à la manière de Buffon, la matière vivante et la matière morte, le penseur matérialiste est déjà à la recherche d'un principe d'unité protégeant son monisme philosophique :

Il est évident que la matière en général est divisée en matière morte et en matière vivante. Mais comment se peut-il que la nature ne soit pas une, toute vivante, ou toute morte ? La matière vivante est-elle toujours vivante ? La matière vivante ne meurt-elle point ? (*IN*, p. 242)

17. *Pensées sur l'interprétation de la nature*, LVIII, questions, p. 241. Abréviation : *IN*.

Les réponses à ces questions se trouvent dans le *Rêve de D'Alembert* et dans les *Éléments de physiologie*. Dans ces textes, Diderot annonce que la vie intrinsèque de la matière demeure sans cesse. Ceci est dû principalement à un principe matériel essentiel, à l'énergie inhérente aux molécules, à savoir la sensibilité. Cette dernière rend compte de la vie chimique des êtres (qui elle-même rend compte de leur vie physique) et de la vie inerte des minéraux. Dans les *Éléments de physiologie*, Diderot écrira à ce propos :

Il n'y a que la vie de la molécule, ou sa sensibilité qui ne cesse point. C'est une de ses qualités essentielles ; la mort s'arrête là. (*EP*, p. 28)

Jean Mayer conclut que

la vie apparaît comme une propriété stable et élémentaire... La conservation de la vie correspond à la conservation de l'énergie puisque, pour Diderot, la vie est une forme d'énergie.<sup>18</sup>

Aboutissement d'une longue étude matérialiste de l'univers, la sensibilité est présentée ici comme une propriété universelle de la matière<sup>19</sup>. Universelle signifie omniprésente. Conscient de cette évidence, Diderot reprendra, dès le début de l'*Entretien entre D'Alembert et Diderot*, les arguments de sa lettre du 15 octobre 1759 et de celle adressée à Duclos en 1765 :

La sensibilité est une propriété universelle de la matière ; propriété inerte dans les corps bruts, comme le mouvement dans les corps pesants arrêtés par un obstacle ; propriété rendue active dans les mêmes corps par leur assimilation avec une substance animale vivante.<sup>20</sup>

Désormais Diderot ne distingue plus la matière morte de la matière vivante. Cette quête d'unité dans laquelle se lance le philosophe est motivée par la découverte de la sensibilité (ou vie moléculaire) et implique la nécessité de considérer les idées de chaîne des êtres, de continuité des organes du corps et de continuité des différents règnes de la nature<sup>21</sup>. Toute particule qui compose la matière de l'univers est douée de sensibilité, qu'elle soit inerte (en puissance) ou active (en acte), et de vie. Il reprendra cette idée en 1769 :

18. Jean Mayer, *Diderot homme de science*, Rennes, Imprimerie bretonne, 1969, p. 237.

19. Diderot détaille dans son œuvre de 1771 les différentes propriétés de la matière en prenant soin d'y ajouter la sensibilité : « [alors] la matière en général aura cinq ou six propriétés essentielles, la force morte ou vive, la longueur, la largeur, la profondeur, l'imperméabilité et la sensibilité [...] », *EP*, p. 24.

20. Lettre à Duclos du 10 octobre 1765, *Correspondance*, tome V, p. 141.

21. Diderot écrit : « Sans la sensibilité et la loi de continuité dans la contexture animale, sans ces deux qualités l'animal ne peut être un », *EP*, p. 21

Ainsi, la statue n'a qu'une sensibilité inerte [inerte mais bien présente] ; et l'homme, l'animal, la plante même peut-être, sont doués d'une sensibilité active.<sup>22</sup>

La sensibilité est un principe vital qui permet à la matière de tout expliquer.

De plus, Diderot explique que la sensibilité active se caractérise par « certaines actions remarquables dans l'animal et peut-être dans la plante » (RA, p. 260). Quant à la sensibilité inerte, elle est assurée par « le passage à l'état de sensibilité active » et ce, par réaction à l'assimilation nutritive. Je remarque que Diderot reprendra cette explication de l'assimilation nutritive dans sa lettre à Duclos du 10 octobre 1765 : la nutrition est le

phénomène par lequel un animal qui ne sentait d'abord que dans l'espace d'un pied, d'un demi-pied, d'une ligne, devient sentant activement dans l'espace de deux, trois, quatre, cinq, six pieds, par la digestion et l'assimilation de substances en qui la sensibilité était inerte, avant qu'elles fussent digérées, assimilées par l'animal. (lettre citée, *Correspondance*, t. V, p. 141)

A D'Alembert qui ne voit pas « comment on fait passer un corps de l'état de sensibilité inerte à l'état de sensibilité active » (EAD, p. 261), Diderot répond que « cela se fait toutes les fois que vous mangez » (*ibid.*). Dans l'*Entretien entre D'Alembert et Diderot*, le philosophe explique qu'en mangeant, l'être lève « les obstacles qui s'opposaient à la sensibilité active de l'aliment » (*ibid.*). Il appuie son idée sur des termes forts :

Vous l'assimilez avec vous-même ; vous en faites de la chair ; vous l'animalisez ; vous le rendez sensible. (*ibid.*)

De cette sensibilité libérée, Diderot pourra affirmer sa conception matérialiste selon laquelle il fait « de la chair ou de l'âme, comme dit ma fille, une matière activement sensible » (EAD, p. 264).

Justement, Diderot utilise déjà dans sa lettre de 1759, l'argument de l'assimilation nutritive. A Madame d'Aine qui soutient paradoxalement que la nourriture avalée par sa chienne est morte (privée de sensibilité active et inerte), mais que c'est bien évidemment en absorbant cette nourriture que Tisbé a su devenir adulte et grosse, Diderot rétorque :

Quoi ! une chose qui ne vivait pas appliquée à une chose qui vivait est devenue vivante, et vous entendez cela...

22. *Entretien entre D'Alembert et Diderot*, p. 260. Abréviation : EAD.

Il fallait que la nourriture ingurgitée par la chienne fût vivante, c'est-à-dire sensible. Cette idée renforce la théorie matérialiste de Diderot selon laquelle la matière est une et toute vivante. Cette conception est prouvée soit par une sensibilité inerte (capable de devenir active), soit par une sensibilité déjà active. Ce qui semble important, c'est la contestation de Madame d'Aine :

On ne naît point ? On ne meurt point ? Quelle diable de folie !

Il est bon de savoir ce que le philosophe entend vraiment par le terme « naître ». Justement, Diderot signe l'article NAÎTRE de l'*Encyclopédie*. Je me réfère à cet article pour approfondir mon étude sur l'idée de vie chimique, idée développée par Diderot dans la lettre à Sophie Volland. Et je constate que cet article reprend exactement la thèse de la lettre. Diderot débute par ces mots hésitants : « Naître. Venir au monde. S'il fallait donner une définition bien rigoureuse de ces deux mots, naître et mourir, on y trouverait peut-être de la difficulté ». Mais il développe rapidement l'idée exprimée dans la lettre à Sophie Volland :

A proprement parler, on ne naît point, on ne meurt point ; on était dès le commencement des choses, et on sera jusqu'à leur consommation. Un point qui vivait s'est accru, développé jusqu'à un certain terme, par la juxtaposition successive d'une infinité de molécules [on vit en masse — état physique]. Passé ce terme, il décroît, et se résout en molécules séparées qui vont se répandre dans la masse générale et commune [on vit en détail — état chimique].<sup>23</sup>

Et Diderot « recopie » intégralement le raisonnement de sa lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759 :

Imaginez les trois molécules A, B, C ; si elles sont sans vie dans la combinaison A, B, C, pourquoi commenceraient-elles à vivre dans la combinaison B, C, A, ou C, A, B ? Cela ne se conçoit pas. Il n'en est pas de la vie comme du mouvement : c'est autre chose [...]. La vie est une qualité essentielle et primitive dans l'être vivant ; il ne l'acquiert point ; il ne la perd point. Il faut distinguer une vie inerte et une vie active : elles sont entre elles comme la force vive et la force morte [...]. Il y a encore la vie de l'élément [terme de chimie] et la vie de l'agrégat ou de la masse [termes de physique] : rien n'ôte et ne peut ôter à l'élément sa vie ; l'agrégat ou la masse est avec le temps privé de la sienne ; on vit en un point qui s'étend jusqu'à une certaine limite, sous laquelle la vie est circonscrite en tout sens ;

23. Article NAÎTRE, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris, Briasson, tome XI, 1765, p. 10, A - 10, B. Laurent Versini propose aussi cet article de l'*Encyclopédie* dans son édition des textes philosophiques de Diderot, Paris, Robert Laffont, 1994, tome I, p. 479.

cet espace sous lequel on vit diminue peu à peu ; la vie devient moins active sous chaque point de cet espace ; il y en a même sous lesquels elle a perdu toute son activité avant la dissolution de la masse, et l'on finit par vivre en une infinité d'atomes isolés. Les termes de vie et de mort n'ont rien d'absolu ; ils ne désignent que les états successifs d'un même être [...].<sup>24</sup>

Diderot reprend cette conception dans son *Rêve* de 1769 :

Vivant, j'agis et je réagis en masse... Mort, j'agis et je réagis en molécules... Je ne meurs donc point ?... Non, sans doute, je ne meurs point en ce sens, ni moi, ni quoi que ce soit... Naître, vivre et passer, c'est changer de formes... Et qu'importe une forme ou une autre ? Chaque forme a le bonheur et le malheur qui lui est propre. (*RA*, p. 313)

En vivant et en « mourant » (c'est-à-dire en passant de la vie du tout à celle de la moindre particule), l'animal et l'homme apparaissent comme des êtres dans « tous leurs états », actifs et chargés de spontanéité, à la recherche du bonheur. Une morale s'esquisse.

Selon Diderot, il faut connaître un peu de chimie pour admettre cette réflexion. Trop de personnes confondent la vie chimique et la vie physique. Du fait, ils jugent mal :

Nous jugeons de la vie des éléments par la vie des masses grossières. Peut-être sont-ce des choses bien diverses. (Lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759, *Correspondance*, t. II, 1956, p. 284)

Et Diderot confie à Mademoiselle Volland ses espoirs matérialistes et chimiques :

O ma Sophie, il me resterait donc un espoir de vous *toucher*, de vous *sentir*, de vous aimer, de vous chercher, de m'unir, de me confondre avec vous, quand nous ne serons plus ! S'il y avait dans nos principes une *loi d'affinité* s'il nous était réservé de *composer* un être commun, si je devais dans la suite des siècles refaire un *tout* avec vous, si les *molécules* de votre amant *dissous* venaient à s'agiter, à se mouvoir et à rechercher les vôtres éparées dans la nature ! Laissez-moi cette chimère ; elle m'est douce ; elle m'assurerait l'éternité en vous et avec vous.<sup>25</sup> (*Ibid.*),

24. Article NAÎTRE, édition de Laurent Versini, pp. 479-480. Pour appuyer cette relativisation (puis négation) de l'idée d'un état fixe de mort, Diderot affirme encore : « On ne passe point de la mort absolue à la vie, on passe de la vie à une mort momentanée, et vice-versa », *EP*, p. 30. Le jeu de sens se fait par les articles employés : « la mort » — « une mort ». De la sorte, la mort est de nouveau remise en cause.

25. Dans cette citation, sont en caractères italiques tous les termes qui rappellent les concepts de la philosophie matérialiste et de la chimie.

en espérant que ces molécules n'auront pas perdu « tout sentiment, toute mémoire de leur premier état<sup>26</sup> » (*Ibid.*).

« Laissez-moi cette chimère ». Diderot ne parle pas avec certitude ; il a appris à éviter celle-ci en travaillant la science expérimentale. Cette chimère fait bien sûr penser au rêve qui la suivra. Toujours est-il que Diderot nous montre que le temps vital n'est pas le temps de la physique, de la mécanique et de la dynamique. Le temps de ces sciences est et doit être limité, doit avoir un « horizon » afin que les chercheurs obtiennent quelques résultats. En revanche, avec sa conception du temps vital, Diderot semble présenter son désir (chimérique) d'éternité. Il a déjà assuré dans la *Lettre* de 1749 et montrera de nouveau dans le *Rêve* que la vie moléculaire n'est pas compressible. Certes, le temps de cette vie peut être étudié durant le développement des molécules, durant leur destruction et leur « désagrégation », mais jamais il ne pourra être calculé et interrompu entièrement. Ceci parce que la mort moléculaire ou chimique n'existe pas. Seuls l'arrêt du temps physique (produit par la cessation de la force vive) et la mort physique (la destruction de la masse) sont possibles.

Épaulé par les travaux de la chimie, Diderot se renforce dans son idée que la matière possède de multiples qualités invisibles et qu'elle fait continuellement vivre le corps par ses actions et réactions. Les abstractions (métaphysiques ou théologiques), le calcul mathématique de la physique, la géométrisation et l'explication mécanique ne suffisent plus pour cerner entièrement les possibilités de la matière vivante, de la matière *en vie* (la vie est un processus). Les cours de Rouelle ont rassuré Diderot — si tant est qu'il en ait eu besoin — sur ses intuitions de l'hétérogénéité et de l'énergie de la matière. Cette dernière est en perpétuelle transformation, en bouillonnement continu. Elle est un flux inexorable de forces moléculaires invisibles. La chimie de Rouelle montre de vive vue à Diderot ce dont il avait l'intuition depuis 1749 : l'univers qui éclôt ; la fermentation dans le temps ; des mondes qui se dissipent sous l'effet du mouvement des molécules, d'autres qui naissent de leur action ; des monstres qui disparaissent ; un ordre continuellement bouleversé, etc...

Diderot écrivait dans la *Lettre sur les aveugles* :

Qu'est-ce que ce monde ? un composé [terme de botanique, de mécanique et de chimie] sujet à des révolutions [terme d'astronomie et de physiologie], qui toutes indiquent une tendance [terme de physique et de psychologie] continue à la destruction ; une succession rapide d'êtres qui s'entre-suivent, se poussent et disparaissent ; une symétrie [terme de géométrie et de zoologie] passagère ; un ordre momentané. (*op. cit.*, p. 123)

26. Au sujet de cette « union » de la matière et de la mémoire (thème essentiel du *Rêve de D'Alembert*), le lecteur, lira l'article de Jacques Chouillet, « Matière et mémoire dans l'œuvre de Diderot », *Revue de métaphysique et de morale*, avril-juin 1984, pp. 214-225.

Cette courte analyse « s’amuse » à démontrer combien Diderot était déjà au fait de beaucoup de sciences... Il lui fallait aussi travailler la chimie. J. Mayer explique dans sa thèse *Diderot homme de science* cette matière travaillée par la chimie :

Désormais les vues géométriques ne suffisent plus [...] ; elles sont impuissantes à régir une matière hétérogène et active, douée par surcroît d’une puissante énergie interne, une matière qui ne se laisse pas mouvoir régulièrement selon les lois de la mécanique rationnelle.<sup>27</sup>

### *Le désir d’éternité : rêve philosophique ou folie visionnaire*

Par ce travail, je tente surtout de bien comprendre et de retenir ce que Diderot entend par le terme « *sensibilité* », cette propriété universelle de la matière. Quelle est la nature de ce principe explicatif que dévoilera longuement Diderot en 1769 ? Pour tenter de définir au mieux cette sensibilité, Jean-Paul Jouary assure que « Diderot a besoin de poser l’existence de qualités invisibles mais actives, qui donnent à la matière sa sensibilité universelle »<sup>28</sup>. La chimie de Rouelle lui a permis d’apprendre et de tester de façon expérimentale ces qualités cachées et nécessaires qui constituent la sensibilité : l’énergie des molécules, leurs actions et réactions, l’hétérogénéité de la matière et, plus fondamentalement, la vie inhérente et éternelle de cette matière.

Mais en soutenant que les moindres particules de matière sont vivantes et en affirmant que la sensibilité est une propriété universelle de la matière, Diderot semble devoir, contre son gré, généraliser ou « théoriser » ses intuitions de la sensibilité. Diderot a été obligé de dépasser (comme les médecins montpelliérains et la biologie vitaliste de l’époque) les prétentions de la physique expérimentale. Son désir d’éternité exprimé dans la lettre à Sophie Volland souffre de ce reproche. Néanmoins, le désir pensé par Diderot est un aveu. D’abord parce que le désir est, selon Diderot, en parenté avec la sensibilité. En effet, le désir est « le fils de l’organisation » (*EP*, p. 265) et la sensibilité est peut-être le résultat de l’organisation. De cette dernière dépendrait donc le désir et la sensibilité. Tous deux sont légitimes et le premier invite à poser l’existence de la seconde. L’équation ou interaction est simple : tout être est naturellement organisé pour désirer et vivre ou, plus exactement, pour désirer vivre dans la perspective d’une durée illimitée.

27. *Op. cit.*, p. 188.

28. Jean-Paul Jouary, « Denis Diderot ou le matérialisme en chantier », *La Pensée*, n° 239, 1984, p. 58.

De plus, Diderot déclare que « le désir étend les dimensions du corps » (*EP*, p. 276). La notion de sensibilité profite amplement de cette capacité d'expansion corporelle provoquée par le désir. Ainsi, en pensant un désir d'éternité, Diderot élargit sa conception de la vie et du vivant. Il sonde alors la profondeur de l'organisation et croit y trouver un principe vital invisible et éternel. Malgré tout, son désir (physiologiquement parlant) n'apparaît que comme un rêve (au point de vue psychique du terme). Car la différence majeure entre le désir et le rêve réside dans le degré de conviction de possibilité de la réalisation du projet. Si le désir et le rêve tendent tous deux vers le futur, ils ne profitent cependant pas de la même confiance de la part du sujet. C'est pourquoi je pense que Diderot n'a jamais abusé de son rôle d'interprète de la nature pour se mettre dans la peau d'un savant en pleine recherche théorique et ce, en raison de la « stratégie » qu'il a employée pour divulguer sa pensée.

Effectivement, le philosophe des sciences voile sa démarche scientifique d'un subtil artifice : le rêve. Cet outil stylistique et conceptuel empêche Diderot de tomber dans la tentation d'une conceptualisation hâtive et dogmatique de ses idées. Plus exactement, l'usage du rêve autorise Diderot à ne pas s'imposer de règles théoriques et à ne pas se limiter aux lois qui circonscrivent le travail des scientifiques. Il en restera à rêver et à désirer l'existence d'une sensibilité qui garantit le caractère éternel et universel de la vie.

Mais Diderot n'est pas tombé pour autant dans l'illusion inhérente et incohérente de tout rêve. Il a su se protéger de cette tentation en mettant à chaque fois son rêve en doute. Pour Diderot, la science doit avancer grâce à une inlassable agitation intellectuelle et un constant « balancement » entre la réalité expérimentale, le rêve ou encore la folie. En quelque sorte, Diderot a joué des idées comme on joue raisonnablement à la loterie : certes, on désire toujours empocher la plus grande fortune et l'on rêve sans cesse aux projets les plus fous, mais on se prend souvent aussi à calculer les « bénéfices nets » de cette activité ludique. Diderot estime déjà son travail, son rêve :

je ne saurai qu'à la fin ce que j'aurai perdu ou gagné dans ce vaste tripot, où j'aurai passé une soixantaine d'années le cornet à la main *tesseract agitans*. (*EP*, p. 307)

Ainsi, le doute persistera dans l'esprit de Diderot. Le penseur s'interroge souvent : la sensibilité, si cachée et contestée, est-elle véritablement une forme intime de vie ? Ce rêve, comme tout autre, reste flou :

Qu'aperçois-je ? Des formes, et quoi encore ? des formes ; j'ignore la chose. Nous nous promenons entre des ombres, ombres nous-mêmes pour

les autres, et pour nous<sup>29</sup>. Si je regarde l'arc-en-ciel tracé sur la nue, je le vois ; pour celui qui regarde sous un autre angle, il n'y a rien. (*EP*, pp. 307-308)

L'approbation ou le refus de chacun envers la sensibilité, cette forme de vie éternelle, résulte fondamentalement de la place où l'on se tient, c'est-à-dire de la nature de notre pensée et de notre prise de position philosophique. Une nouvelle occasion est offerte à Diderot de relativiser la mort et de justifier l'empirisme et le matérialisme aux dépens de l'idéalisme et du spiritualisme.

Finalement, il est primordial pour mieux connaître et comprendre l'œuvre de Diderot de se demander ce qu'il en est vraiment de la notion épistémologique de sensibilité dans sa philosophie. Car, il est évident que le philosophe n'a cessé de chercher des preuves, d'hésiter, parfois même de se contredire au sujet de ce « principe vital ». Cet article a la volonté de faire le point. La sensibilité a-t-elle valeur de théorie scientifique ? Est-ce davantage une notion, une intuition ou inspiration (δαίμων) philosophique ? Pire, ne serait-ce pas uniquement une folie de l'esprit, un monstre né de l'imagination créatrice de Diderot, une chimère ? La vie est-elle véritablement éternelle ? N'est-ce pas là qu'un sempiternel désir (ou rêve) de l'homme ? Avec ce désir, Diderot ne risquait-il pas — sur le plan épistémologique cette fois — de franchir la limite scientifique ? Peut-on reprocher à Diderot d'avoir voulu défendre, plus que la pratique ne le permettait, une pieuse espérance et des intuitions qu'il travaillait depuis près de vingt trois ans ? Enfin, peut-on reprocher à ce philosophe des sciences de n'être parvenu, en bout de carrière, qu'à formuler une philosophie « visionnaire » de la vie et de la mort ? Nullement. Ceci pour deux raisons précises et évidentes.

La première raison est présentée par Paul Vernière dans son livre sur *Spinoza et la pensée française*. Même si Diderot dépasse le cadre pratique de la science de l'époque, sa pensée n'en est pas moins distincte de celle de ces adversaires :

Diderot s'est voulu, au contraire des cartésiens, philosophe de la nature et non philosophe de la raison ; dans la mesure où la nature ruse avec l'homme, le philosophe a le droit de ruser.<sup>30</sup>

29. Kant écrit dans le *Rêve d'un visionnaire expliqué par des rêves métaphysiques* : « Le royaume des ombres est le paradis des esprits à chimères. Ils y trouvent un pays sans limites où ils peuvent s'établir à leur gré », *op. cit.*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque de la Pléiade », 1980, p. 527. Ceci semble parfaitement s'appliquer à l'esprit de Diderot.

30. Paul Vernière, *Spinoza et la pensée française*, Paris, PUF, 1982, tome 2, pp. 56-57.

A l'heure où la nature brandit devant les yeux effarouchés de l'être vivant la poignée des derniers instants qu'il a à vivre, il est compréhensible et évident qu'il ne reste à cet être que la solution de la ruse. Lorsqu'il s'agit de considérer le cours incessant de la vie et l'approche inexorable de la mort, Diderot envisage la nature physiologique de l'homme et s'appuie sur elle. Comme un renard traqué par la horde, le philosophe décide alors de tricher avec les autres et avec lui-même : il prend ses désirs pour des réalités ! C'est justement en cela que consiste tout rêve : confondre les objets ou situations de la réalité avec des objets ou situations de son imagination, confondre l'état de veille et l'état de sommeil.

Deuxième raison (qui engage la première) : Diderot ne ruse pas toujours et seulement de manière intentionnelle. Son désir est un véritable rêve : il est naturel, c'est-à-dire non réfléchi. La soi-disant ruse n'est plus alors qu'une attitude « instinctive ». Le désir d'éternité dépasse toute philosophie. Ce n'est pas le fruit d'un travail scientifique ou d'une étude conceptuelle mais l'élan spontané d'un caractère, d'une nature intellectuelle. Ainsi, comme le précise Jacques Roger dans *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, il est sûr que :

Une explication de la vie par la sensibilité, avec toutes les équivoques dont ce mot est susceptible, convenait bien davantage à son tempérament, à son expérience personnelle et à sa conception de la morale et de l'art [...] Mieux que personne, il pouvait voir qu'il n'y avait au fond qu'un seul problème, celui de la sensibilité, de sa nature, de son rôle et de son étendue.<sup>31</sup>

Diderot, j'ai voulu le montrer ici, s'attachera toute sa vie à ce problème fondamental, problème qu'on ne pourra jamais lui reprocher d'avoir universalisé et généralisé aux dépens de la science, du temps et de la mort.

Ce que Diderot a toujours visé et privilégié avec la notion épistémologique de sensibilité, c'est la vie, ses valeurs et qualités. J'ai cité ci-dessus une phrase de Diderot affirmant que la sensibilité et la vie sont des qualités presque identiques. Avec le temps, Diderot finit purement et simplement par confondre ces deux notions fondamentales. Ceci apparaît clairement dans les *Éléments de physiologie*. Diderot y écrit par exemple :

La végétation, la vie ou la sensibilité et l'animalisation sont trois opérations successives. (*EP*, p. 7)

ajoutant encore :

Cette force d'irritabilité est différente de toute autre force connue ; c'est la vie, la sensibilité [...]. (*EP*, p. 24)

31. *Op. cit.*, p. 653.

et

Celui qui omet [dans le calcul de cette dernière espèce de mouvement] la sensibilité, l'irritabilité, la vie, la spontanéité, ne sçait ce qu'il fait. (*EP*, p. 21)

Il soutient aussi que

la sensibilité de la matière est la vie propre aux organes. (*EP*, pp. 21-22),

cette vie ou énergie moléculaire dont il a déjà assuré le caractère éternel dans les *Principes sur la matière et le mouvement*. Et j'ai déjà cité cette phrase des *Éléments de physiologie* dans laquelle Diderot confond vie et sensibilité : il n'y a que « la vie de la molécule, ou sa sensibilité qui ne cesse point » (*EP*, p. 28). Pour bien comprendre ces passages de Diderot, passages qui assurent la « fusion » philosophique de la vie et de la sensibilité, Pierre Lepape explique :

Ayant rejeté l'explication déiste de l'univers, Diderot demeure totalement insatisfait des autres principes explicatifs qui sont proposés et qui butent sur le passage de la matière à la vie. Diderot rompt avec ce vieux dilemme en affirmant que la matière n'est pas faite d'atomes inertes mus par des forces extérieures, mais qu'elle est animée d'elle-même, qu'elle est composée de molécules pourvues d'énergie. Les molécules sont vivantes et leur vie s'appelle la sensibilité.<sup>32</sup>

Si Diderot ruse, c'est qu'il ne parie pas sur son temps. S'il a au moins la franchise et l'honnêteté intellectuelle d'avouer que son espoir n'est qu'une rêverie qui l'oblige, à son époque, à se perdre dans les méandres de l'esprit de système, il espère, au plus profond de lui, gagner l'estime de la postérité et de la science à venir. C'est la raison pour laquelle il avoue au sujet du *Rêve de D'Alembert*, rêve qui est le sien<sup>33</sup> :

Il a fait une belle excursion. Voilà de la philosophie bien haute ; systématique dans ce moment, je crois que plus les connaissances de l'homme feront de progrès, plus elle se vérifiera. (*RA*, p. 313)

32. Pierre Lepape, *Diderot*, Paris, Flammarion, 1991, p. 344. P. Lepape affirme aussi que « la sensibilité est une propriété de la matière, elle n'est pas de la matière. La pensée est une propriété de la matière organisée dans le corps de l'être humain, elle n'est pas non plus de la matière. En cela, Diderot se sépare tout aussi radicalement des matérialistes vulgaires que des mécanistes déistes et des spiritualistes », pp. 344-345.

33. Paul Vernière écrit dans son livre *Spinoza et la pensée française du XVIII<sup>e</sup> siècle* : « L'interprétation définitive de Diderot est une chimère que la critique depuis cent cinquante ans s'essouffle à poursuivre », p. 555. Le terme « chimère » est justement celui qu'emploie Diderot dans la lettre à Sophie Volland du 15 octobre 1759.

Pour savoir si cela s'avère exact, attendons patiemment l'heure de notre mort, c'est-à-dire de notre vie éternelle. Pour le moment, il nous faut certainement élever et fortifier notre désir comme Diderot a fabriqué le sien au moyen de la philosophie et de la notion épistémologique de sensibilité. Retenons que cette hypothèse de la sensibilité comme propriété universelle et essentielle de la matière permet à Diderot de penser la matière toute et toujours vivante. Diderot en arrive à évoquer une matière « moins morte » que la matière « morte », qui elle-même possède un degré de vie, une sensibilité inerte<sup>34</sup>. La matière « morte » n'est donc plus tout à fait comme on l'appelle. Partout la vie domine : dans le minéral, le végétal et l'animal. La matière est une... Chaque molécule est dotée de cette sensibilité qui lui donne la vie. Après le mouvement, la sensibilité apparaît vite à Diderot comme un principe essentiel et vital pour la matière :

Le prodige, c'est la vie, c'est la sensibilité ; et ce prodige n'en est plus un... Lorsque j'ai vu la matière inerte passer à l'état de sensible, rien ne doit plus m'étonner. (RA, p. 303)

Diderot prouve de nouveau qu'il sait jouer avec les mots. Ce jeu est un moyen pour lui de se distinguer des religieux et des penseurs dogmatiques. En parlant ici de « prodige », il donne d'abord à la vie et à la sensibilité un aspect quasi théologique. Mais en affirmant ensuite que ce prodige n'en est plus un lorsqu'on voit la sensibilité inerte devenir active, il confère alors définitivement un sens scientifique à la vie et à la sensibilité épistémologique. Celle-ci peut donc se substituer à la « Divinité » dans l'explication du processus de l'univers. Ainsi, le philosophe en vient à soutenir dans l'*Entretien* de 1769, cette proposition « révolutionnaire » :

— D'Alembert : Car enfin cette sensibilité que vous lui substituez [à Dieu], si c'est une propriété générale et essentielle de la matière, il faut que la pierre sente.

— Diderot : Pourquoi non ?

— D'Alembert : Cela est dur à croire.

— Diderot : Oui, pour celui qui la coupe, la taille, la broie et qui ne l'entend pas crier. (RA, pp. 257-258)

Diderot refuse nettement tout recours à Dieu dans le domaine des sciences de la vie et dans l'explication de la vie et de la mort. La conclusion des *Éléments de physiologie* critique d'ailleurs vivement la nécessité d'une présence divine (présence conçue comme soutien) lors de l'épreuve humaine de la mort :

34. Diderot a déjà évoqué ces questions dans son article ANIMAL de l'*Encyclopédie*.

La crainte de la mort, dit le stoïcien, est une anse par laquelle le robuste nous saisit et nous mène où il lui plaît. Rompez l'anse, et trompez la main du robuste. (*EP*, p. 308)

Cette phrase permet de mieux comprendre la substitution effectuée par Diderot entre Dieu et la sensibilité. En annonçant dans l'*Entretien entre D'Alembert et Diderot* que la sensibilité épistémologique évite à l'homme de se précipiter dans « un abîme de mystères, de contradictions et d'absurdités » (*EAD*, p. 277), Diderot renforce sa critique du galimatias métaphysico-théologique. La sensibilité permet seule d'envisager l'unité du monde et le monisme matérialiste imagé par le clavecin philosophe :

Il n'y a qu'une substance dans l'univers, dans l'homme, dans l'animal. (*EAD*, p. 278)

Nier Dieu, c'est refuser, tant sur un plan philosophique (théorique) que moral (pratique), toute solution facile, toute instauration de vérités dogmatiques appelées « évidences ». C'est pourquoi Diderot utilise le rêve comme expression d'un désir de vérité. Mais le rêve n'est qu'un fantôme, le rêveur est homme de la nuit, des illuminations passagères. Diderot joue de sa pensée :

Comment est-il arrivé qu'il n'y a rien de si fou qui n'ait été dit par quelque philosophe ? Point de songe extravagant, qui n'ait été donné pour la vérité par un sage ?<sup>35</sup> (*EP*, p. 305)

Mais en y prenant garde, la sensibilité et Dieu paraissent être deux notions pour lesquelles on peut trouver quelques points communs. Car même si la sensibilité est l'objet de nombreux travaux de la part des médecins de Montpellier, elle n'en demeure pas moins une notion ou un principe obscur. A l'époque de la rédaction du *Rêve de D'Alembert*, la sensibilité est presque méconnue, ou encore très mal comprise... comme Dieu l'est toujours de nos jours. Chacune de ces propositions — ou réalités ?! — repose sur la croyance d'une vie cachée qui pourrait résoudre bien des problèmes scientifiques. Sur ces notions repose aussi l'espoir

35. Ce rapport entre la pensée de Diderot sur la sensibilité (pensée proposée sous la forme du rêve) et la folie peut être constaté à plusieurs endroits dans les œuvres du philosophe. Dans les *Éléments de physiologie*, Diderot écrit : « L'homme réduit à un sens serait fou ; il ne reste que la sensibilité, qualité aveugle, à la molécule vivante ; rien de si fou qu'elle. L'homme sage n'est qu'un composé de molécules folles », *op. cit.*, p. 1300. Je citerai aussi la fameuse lettre à Sophie Volland du 31 août 1769, in *Correspondance*, tome IX, 1963, pp. 128-129, lettre dans laquelle Diderot écrit : « Il y a quelque adresse à avoir mis mes idées dans la bouche d'un homme qui rêve. Il faut souvent donner à la sagesse l'air de la folie afin de lui procurer ses entrées. J'aime mieux qu'on dise : mais cela n'est pas si insensé qu'on croirait, que de dire : écoutez-moi, voici les choses très sages ».

d'une vie future qui prolongerait nos actions et quêtes d'aujourd'hui dans un temps illimité. Dieu (envisagé comme une vie supralunaire ou suprême) et la sensibilité (expérimentée comme une vie microscopique) permettent, à leur niveau respectif, la même « divagation » intellectuelle, à savoir la formulation, à partir du postulat d'une vie invisible, d'un désir d'éternité. Diderot reconnaît lui-même qu'il ne s'agit ici que d'une divagation ou d'un rêve :

Je vois clairement dans le développement de l'œuf et quelques autres opérations de la nature, la matière inerte en apparence, mais organisée, passer par des agents purement physiques, de l'état d'inertie à l'état de sensibilité et de vie, mais une liaison nécessaire de ce passage m'échappe. Il faut que les notions de matière, d'organisation, de mouvement, de chaleur, de chair, de sensibilité et de vie soient encore bien incomplètes. Il faut en convenir : [...] la sensibilité générale des molécules de la matière n'est qu'une supposition, qui tire toute sa force des difficultés dont elle se débarrasse, ce qui ne suffit pas en bonne philosophie.<sup>36</sup>

Malgré la pertinence des thèses épistémologiques rassemblées dans les dialogues de 1769, le désir d'éternité qu'a formulé Diderot au travers du fameux adage matérialiste : « tout change, tout passe, il n'y a que le tout qui reste »<sup>37</sup> ne sera jamais qu'un rêve. Toutefois, même si la sensibilité (cette « *supposition* » scientifique) n'est pas de la plus haute philosophie, elle n'en est pas moins belle. Elle défie tout système rigoureux et toute religion de donner de façon aussi précise — et si peu dogmatique — l'idée métaphysique d'une réalité insondable non plus transcendante mais immanente. L'éternité désirée par Diderot ne relève nullement d'une puissance supérieure, d'une force de l'au-delà. Il est davantage question d'envisager concrètement l'ici-bas naturel et matériel. De plus, la notion de sensibilité fait partie intégrante du caractère et de la volonté intellectuelle de Diderot : elle prouve que toute excursion matérialiste ne mène pas nécessairement au dénigrement des valeurs scientifiques, humaines et

36. *Réfutation suivie de l'ouvrage d'Helvétius intitulé L'Homme*, édition citée de P. Vernière, pp. 565-566.

37. RA, pp. 299-300. J'ai déjà signalé ci-dessus que toute évocation de l'éternité se situe nécessairement dans le temps et demande surtout une problématisation de la notion de temps. Diderot n'a pas manqué de traiter ce point. Le philosophe ne remet nullement en cause la condition temporelle actuelle de l'homme et de son organisme. Bien sûr, l'homme est sous l'emprise du flux incessant du temps. Sa composition physique et élémentaire (chimique) dépend nécessairement du temps qui passe. Diderot écrit dans le *Rêve* de 1769 : « Dans cet immense océan de matière, pas une molécule qui ressemble à une autre molécule, pas une molécule qui se ressemble à elle-même un instant » (*op. cit.*, p. 300). Dans le temps qui « coule », les qualités propres à chaque molécule se développent, changent et évoluent, mais ne disparaissent pas, ne meurent pas. Alors la molécule est essentiellement et éternellement toujours la même. Pourtant, l'individu change. Rien ne nous garantit que nous serons toujours nous-mêmes. En fait, l'individu devient autre par/en lui-même ; nous vivons une « dialectique existentielle ».

morales. Grâce à elle, Diderot peut démontrer la nécessité d'une espérance naturelle, d'une foi en une autre existence, existence dont les règles et lois sont encore trop impénétrables dans le temps présent pour s'affirmer comme une hypothèse scientifique faisant l'unanimité.

*La sensibilité : le « salut » matérialiste de l'âme<sup>38</sup>*

L'attrait pris par Diderot à la question de l'unité de la nature au travers de la matière vivante et de la sensibilité, aboutit aux plus importants problèmes jamais posés par la philosophie : celui de la conscience « pure » (ou discursive) et celui de la conscience « pratique » (ou morale). C'est la raison pour laquelle, dans les trois dialogues de 1769, Diderot tente de remonter le fil de la chaîne des règnes et de l'être : du règne minéral, doué de sensibilité inerte, toute réflexion scientifique et philosophique doit pouvoir parvenir au règne végétal et au règne animal, tous deux doués de sensibilité active, pour aboutir ensuite à l'homme sentant et, en bout de course, à l'homme pensant capable d'inventer, en suivant cette fois la chaîne de la pensée, des techniques, des sciences et des arts.

En fin de compte, Diderot sait qu'il est question de concevoir, à partir de cet être de pensée « productif », la nature même de l'homme moral, de celui qui, vivant en société, acquiert une rigueur de vie, des principes, mobiles et lois éthiques. Tout au long de ses dialogues, Diderot s'attache à étudier les multiples chaînons de cette évolution qui s'achève à la conscience « pure » et « pratique », une conscience nécessitant pour principes la mémoire et la sensibilité :

Si donc un être qui sent et qui a cette organisation propre à la mémoire lie les impressions qu'il reçoit, forme par cette liaison une histoire qui est celle de sa vie, et acquiert la conscience de lui, il nie, il affirme, il conclut, il pense.<sup>39</sup> (*EAD*, p. 271)

Diderot avance aussi que la conscience générale de l'être — ce que certains attribuent à un principe métaphysique — n'est en fait que le résultat des consciences et des sensibilités particulières de chaque organe, lui-même relié au cerveau par un faisceau de fibres nerveuses. Ajoutons à ceci une

38. Qui parle de salut évoque nécessairement des sujets de morale. Dans l'œuvre de Diderot, on trouve justement beaucoup de réflexions sur la question du bonheur, de la vie et du bien-être. On comprend alors que le problème épistémologique de la sensibilité et celui de désir d'éternité se déplacent inévitablement sur le terrain de la morale. La sensibilité, ou principe vital, devient une valeur. Cela explique pourquoi la pensée de Diderot doit être appréciée comme toute une : épistémologique, morale, esthétique, etc. À ce sujet, on relira, pour mieux la comprendre, la citation de Jacques Roger (note 31 de cet article).

39. Dans le même esprit, Diderot soutient : « Un corps brut agit sur un corps sensible, organisé, animal ; celui-ci en a la conscience, ou le sentiment de l'impression, et souvent du lieu de l'impression », *EP*, p. 21.

qualité physiologique (on pourrait dire « neurochimique ») indispensable : la mémoire.

Sans la sensibilité, toute explication de la conscience ou de l'âme devient nébuleuse et dogmatique. Refuser la sensibilité, c'est renoncer au sens commun et avancer des propos philosophiques vides et creux, parfois contradictoires. Même si elle se présente comme un rêve, la sensibilité apparaît rapidement comme l'hypothèse scientifique la plus crédible pour garantir les deux postulats dont Diderot a depuis longtemps l'intuition : l'unité de la nature et de ses êtres et l'apparition spontanée des formes vitales. Assurément, la notion biologique et épistémologique de sensibilité développée dans l'*Entretien entre D'Alembert et Diderot* et le *Rêve de D'Alembert* assure l'unité de la matière. Fondamentalement, le principe vital de sensibilité doit pouvoir soulager l'inquiétude et répondre aux hésitations du personnage de D'Alembert :

Un point vivant... Non, je me trompe. Rien d'abord, puis un point vivant... A ce point vivant il s'en applique un autre, encore un autre ; et par ces applications successives il résulte un être un, car je suis bien un, je n'en saurais douter... [...] Mais comment cette unité s'est faite ? [...] Tenez, philosophe, je vois bien un agrégat, un tissu de petits êtres sensibles, mais un animal !... un tout ! un système un, lui, ayant la *conscience* de son unité ! (RA, pp. 287-288)

Si la sensibilité est la vie (moléculaire), tout part d'elle et tout lui revient. De cette énergie de la moindre particule découle l'existence, la condition et le bien-être physique et moral des êtres vivants. Mieux, Diderot pousse sa pensée épistémologique à l'extrême : la sensibilité est le principe de la pensée. A un premier stade, l'homme est vivant, donc sentant, c'est-à-dire doué de sensibilité, d'énergie vitale. Diderot précise que de cette sensibilité « matérielle » (pour la distinguer de la sensibilité esthétique et psychologique) dépendent la pensée, la conscience et la conscience de soi — ou âme. La matière et l'âme seront donc rapidement envisagées dans une perspective moniste. Diderot n'isole plus la matière. Elle est l'unique substance, celle à partir de laquelle est produite et doit être considérée l'âme. Diderot écrira justement :

Pourquoi ne pas regarder la sensibilité, la vie, le mouvement comme autant de propriétés de la matière puisqu'on trouve ces qualités dans chaque portion, chaque particule de chair ? (EP, p. 57)

J'ai déjà évoqué l'omniprésence — ou universalité — de la sensibilité ; tout animal normalement organisé est constitué de cette énergie<sup>40</sup>. De sa

40. Diderot écrit dans les *Éléments de physiologie* : « Je ne crois pas au manque absolu de sensibilité d'une partie animale quelconque », p. 22.

conception de la sensibilité « libérée » par l'acte de la nutrition ou de l'assimilation (qui ressemble davantage à la digestion), Diderot pourra affirmer l'idée matérialiste selon laquelle la chair ou l'âme est « une matière activement sensible » (*RA*, p. 264). Ainsi, l'âme dérive de la présence, de l'action et réaction de la sensibilité dans la matière vivante.

A présent, ce n'est plus l'explication de l'âme qui devient nébuleuse si l'on nie la sensibilité, mais la réalité même de l'âme ou de toute conscience. La machine matérialiste est en route. En effet, Diderot a soutenu que la vie et la sensibilité sont quasiment identiques, tout au moins complémentaires : celle-ci est l'élément, celle-là l'agrégat. La sensibilité ou vie moléculaire est éternelle ; Diderot confirme ce point dans ses *Principes sur la matière et le mouvement* : « la force intime de la molécule ne s'épuise point. Elle est immuable, éternelle »<sup>41</sup>. La particule dotée de sensibilité est capable par elle-même de mouvement, d'un mouvement sans fin. De plus, cette force intrinsèque à la molécule est à l'origine de toute vie élémentaire. La sensibilité s'identifie alors à un « mouvement vital » qui se meut lui-même.

Curieusement, la pensée de Diderot recoupe celle de Platon. Dans ses *Principes sur la matière et le mouvement*, le philosophe matérialiste emploie volontairement le terme utilisé par Platon pour évoquer l'éternité ou l'immortalité de l'âme : la sensibilité ou la force intime de la molécule est « *immuable* ». Justement, Diderot a peut-être voulu ce rapprochement. L'occasion pour lui de distinguer sa pensée du système métaphysique de Platon et de la théorie des ἰδέαι. L'âme diderotienne n'est en aucun cas la ψυχή platonicienne. L'âme chez Diderot exclut tout dualisme alors que la philosophie de Platon est fondamentalement dualiste. Pour le philosophe antique, l'âme est principe de mouvement, de vie et d'organisation. Elle est à la fois un principe vital et une réalité spirituelle. Elle vient en premier. Nous sommes suffisamment avancés dans cette étude pour comprendre l'opposition radicale entre Diderot et Platon. Pour Diderot, l'âme est seconde et dépend essentiellement d'un principe de mouvement, de vie et d'organisation : la sensibilité comme seul et unique principe vital. Diderot écrit dans les *Éléments de physiologie* :

L'organisation et la vie, voilà l'âme. (*EP*, p. 306)

Doit-on comprendre que Diderot veut contredire la pensée de Platon ? Pas exactement. Précisément, Diderot s'oppose encore aux religieux de son temps qui empruntent les idées et écrits platoniciens pour fonder leurs principes théologiques. Pourtant, ce n'est pas en voulant sauver son âme

41. *Principes sur la matière et le mouvement*, édition citée de P. Vernière, p. 395.

par la prière, la vie monastique, l'ascétisme, la solitude ou tout autre exercice spirituel que l'on s'assurera une vie éternelle. L'âme n'est qu'une conséquence d'un principe physiologique plus puissant et plus présent qu'aucun autre principe abstrait. Il faut donc le privilégier. C'est en laissant une entière liberté à sa nature et en saisissant la plénitude de sa sensibilité physiologique, de son énergie, que l'on sauvera son âme. Le salut de l'âme proposé par Diderot se distingue nettement de celui des chrétiens. Le salut est promis par une notion physiologique et biologique, celle-là même que les religieux critiquent et bannissent.

La conclusion des *Éléments de physiologie* enseigne la véritable morale de Diderot. Celle-ci provient en tout point de sa conception épistémologique de la sensibilité. Fervent partisan des qualités naturelles, Diderot aime à rappeler qu'il n'y a qu'une seule passion : celle d'être heureux malgré les difficultés de la vie, les indécisions, les drames personnels et les guerres. Être heureux malgré les peurs et, notamment, la peur de la mort, de cette disparition des autres et de soi-même, de notre « désertion » d'un univers sur lequel on laisse une empreinte. Par souci de rigueur morale, Diderot transforme finalement cette proposition dans ses *Éléments*. Il note :

Il n'y a qu'une vertu, la justice ; qu'un devoir, de se rendre heureux ; qu'un corollaire, de ne pas se surfaire la vie, et de ne pas craindre la mort. (EP, p. 308)

Parce que la mort massive provoque un désordre ou un déséquilibre au sein de l'organisme, et parce que les plus précieux principes moraux ne peuvent s'établir sur un désordre, Diderot privilégie la vie, fait obstacle à l'idée de mort, désire l'éternité ! L'homme doit, par tous les moyens, se rendre heureux, quitte à se « raconter des histoires », à se forger des rêves. Les croyants ne procèdent-ils pas de la sorte ? Cet aspect ressort de cette phrase latine que Diderot inscrit dans la conclusion des *Éléments* : « Felices quibus ante annos secura malorum atque ignara sui per ludum elabatur aetas ». C'est certainement cette sécurité et cette gaieté que Diderot a voulu garder et prodiguer au cours de sa vie, lui qui savait goûter l'importance et l'intensité du moindre instant vécu. Éric-Emmanuel Schmitt exprime très bien ce sentiment dans son livre *Diderot ou la philosophie de la séduction* :

L'appel de la vie, la vie dans son plaisir et dans son dynamisme est, chez Diderot, plus fort que l'appel de la raison. [...] L'amour de la vie et du mouvement l'emporte ; il [Diderot] fait rapidement le deuil de la vérité pour se réjouir de l'existence. A son enseignement la philosophie devient gaie.<sup>42</sup>

42. *Op. cit.*, Paris, Albin Michel, 1997, pp. 299-300.

La philosophie doit donner envie à l'homme de toujours mieux vivre, de sans cesse aimer vivre. Pourtant, Diderot conclut dans ses *Éléments de physiologie* :

[...] Un autre apprentissage de la mort est la philosophie, méditation habituelle et profonde qui nous enlève à tout ce qui nous environne, et qui nous anéantit. (*EP*, p. 308)

Le penseur humaniste critique ici la méthode cartésienne et religieuse de philosopher (caractérisée par la volonté individualiste de communiquer avec Dieu au moyen de la méditation métaphysique et de la prière) et nous met en garde : mal travaillée ou mal interprétée, la philosophie peut déstabiliser l'homme, le résigner à n'attendre que la mort, à n'espérer que la grâce divine promise au moment du jugement dernier. Selon Diderot, il faut savoir que la philosophie dogmatique peut être dangereuse, peut plonger l'esprit dans une profonde amertume ou anesthésie (au sens étymologique du terme : ἀνασθησία, insensibilité) et le perdre<sup>43</sup>. Diderot a donc privilégié une philosophie vagabonde et libre : celle du rêve. C'est dans cet esprit qu'il a pensé le principe vital, qu'il a désiré l'éternité. Concept « onirique », la notion philosophique de sensibilité (je ne parle pas de la notion épistémologique) n'est pas pour autant une proposition « narcotique ». Au contraire, elle a pour but d'éveiller l'homme, de le dynamiser, de lui donner vie. Pour Diderot, la sensibilité est un foyer de forces, de pulsions, d'actions, de spontanéité mais aussi d'espoir... d'un espoir de vie éternelle. Dans son style (le rêve), la sensibilité est une « bonne nouvelle », celle de l'hic et nunc, de l'ici-bas... C'est en vivant qu'on devient éternel.

Supposez qu'un astronome démontrât géométriquement que dans mille ans d'ici, une comète, dans son parcours, coupera l'orbe terrestre précisément au moment et au point où la terre se trouvera, et que la destruction de la terre sera la suite de cette énorme collision : alors la langueur s'emparera de tous les travaux ; plus d'ambition, plus de monuments, plus de poètes, plus d'historiens, et peut-être même plus de guerriers ni de guerres. Chacun cultivera son jardin et plantera ses choux. Sans nous en douter, nous marchons tous à l'éternité. (*EP*, appendice I, p. 327)

Cyprien LANNOY  
« *L'Enclos* »  
Val Perdu  
10200 Couvignon

43. Dans *Les Trois Chapitres*, Diderot écrit : « [...] il était comme s'il eût fait de la philosophie », voir l'édition des œuvres de Diderot établie par Laurent Versini, Paris, Michel Laffont, collection Bouquins, tome IV, Esthétique-Théâtre, 1996, p. 139.